

# A propos de L'Hôtel des deux gares.

La disparition de René Ballet m'a donné l'occasion de rappeler, trop brièvement sans doute, l'existence de L'Hôtel des deux gares. Il y a un aspect de ce roman que je n'ai pas développé comme je l'aurais voulu et sur lequel je voudrais revenir. Il touche à l'originalité fondamentale de ce roman.

On a souvent considéré que le personnage principal du roman était démarqué de celui de Drôle de jeu de Roger Vailland. L'amitié de Vailland et de René, le rôle de René pour ce qui touche à l'œuvre de Vailland autorisent ce genre de rapprochement. Sans être faux il n'en est pas moins réducteur.

Le roman de Vailland a été écrit pendant l'Occupation et il montre combien les comportements de ce temps étaient, par bien des aspects, la suite des conflits d'idées et des postures des années 30. Marat, ancien surréaliste, devient résistant car tout dans sa vie antérieure, que ce soit ses goûts intimes, ses choix esthétiques, son comportement avec les femmes, son refus du compromis, son désir d'ordre et de commandement... le pousse à ce jeu dans lequel il s'épanouit, jeu qui n'est pas si drôle que ça mais qui a d'autant plus de prix que le premier faux pas coûte fort cher.

René Ballet a choisi tout le contraire. Son personnage aurait pu être un autre Marat, il en a le passé littéraire et le brillant, or il a choisi de se lier aux pires collaborateurs. Avec lui le romancier nous fait pénétrer dans le domaine de l'ombre, des diverses ombres de ce temps qui n'en manque pas. Et ce qu'il fait de son personnage n'est pas moins sensible, pas moins troublant que celui de Vailland.

Ainsi ce Robert Rocher est quelqu'un d'éminemment séduisant, pour peu, bien sûr qu'on oublie le milieu qu'il côtoie. Il a de la tenue, du courage et même ses amours sont belles, plus belles que la femme qui les suscite. Se pose donc la question : qu'est-ce qui a empêché Robert Rocher d'être du bon côté ? Car le bon côté est autant nécessaire que rassurant. René Ballet, qui était un être d'opinion et de courage, n'a pas écrit cet Hôtel des deux gares pour rien. Le fourvoiement choisi de son personnage a un sens. Il nous interroge sur la part aléatoire qui préside aux choix, aux engagements que tout un chacun est amené à faire.

Sur une période assez longue, il est possible de sortir d'une erreur ; mais dans l'étau de ce qui s'est passé en France dès la prise du pouvoir par Vichy et les collaborateurs, c'est une autre affaire. Le drame de Robert Rocher, qu'il paye de sa vie, étant assassiné par ceux qui veulent s'exfiltrer de leur passé, est celui de tous ceux qui n'ont pas su, ou pas voulu se mettre en question. Son destin est

celui de tous les petits dogmatiques qui s'ignorent et dont l'attachement à quelque chose d'insensé prend brusquement un relief considérable du fait de l'emballement de l'histoire. Nul ne peut être assuré qu'il en sera à l'abri. Il suffit que la période historique change, que les systèmes de valeurs soient modifiés ou mis à bas pour que celui qui croyait être à la pointe du progrès ou dans le sens de l'histoire soit accusé d'avoir couvert quelque chose de plus ou moins criminel.

René Ballet, romancier communiste, n'a bien sûr aucune complaisance pour les collaborateurs et tout dans ce roman même le montre. Mais il savait, sans doute du fait du joug de l'histoire, qu'on n'en aura jamais fini avec le dogmatisme. Son personnage, tout abominable qu'il soit n'en comporte pas moins des aspects remarquables, et par là nous rappelle qu'il n'y a pas de voie royale et qu'il faut être vigilant pour débusquer ce qui commence souvent par un simple accommodement au réel.

Il faut avoir été une conscience tourmentée par le poids de l'Histoire au point d'avoir conçu le personnage de Robert Rocher et d'en avoir fait le symbole de ce qui nous menace tous, à commencer par ceux qui s'en croient à l'abri.

C'est, pour moi, la leçon de l'Hôtel des deux gares, et ce qui en rend si riche sa lecture.

**François Eychart**

Publié dans le Numéro 35 des CAHIERS ROGER VAILLAND